

QUE RESTE-T-IL DE VIVANT DANS LE MARXISME ?

TDVİSAM

Kütüphanesi Arşivi

No RTB-452-1

III

Une réponse de M. Charles Seignobos

Le marxisme se prétend fondé sur l'histoire, sur une certaine conception de l'histoire, le matérialisme historique. Il est certain, si nous en croyons des historiens comme M. Charles Seignobos ou comme M. Pirenne, que cette partie de la doctrine de Marx a exercé une influence assez sérieuse sur la technique historique. Mais le matérialisme n'explique pas tout. Il y a eu d'autres mobiles des actes humains, des mobiles spirituels. Du moins la transposition que nous remarquons aujourd'hui, et qui s'est opérée avec une facilité stupéfiante en Allemagne, de la lutte des classes en lutte des races, par exemple, est-elle due à l'influence du marxisme? Nous avons demandé tout cela au maître Charles Seignobos. Nous lui avions demandé encore si une démocratie peut s'orienter vers des formes collectives et communistes et quel serait enfin l'avenir du marxisme.

M. Charles Seignobos nous a répondu avec sa lucidité habituelle.

Voici la réponse, nous écrit-il, aux cinq questions que vous m'avez fait l'honneur de me poser.

I. La théorie du matérialisme historique a eu certainement une action — je dirai même une action utile — sur les études historiques. Elle a attiré fortement l'attention sur les faits économiques, négligés d'ordinaire par l'histoire pour différentes raisons, que voici. La vie économique tenait très peu de place dans les documents narratifs, utilisés de préférence par les historiens, tandis que les documents économiques restaient inédits dans les archives. En outre, l'action exercée sur les sociétés humaines par les phénomènes économiques (technique de la production, système du commerce et du crédit, régime des salaires) était profonde, mais peu apparente; l'attention se

portait plus facilement sur la classe dirigeante que sur la masse des travailleurs. Enfin, il faut avouer que le souci des intérêts matériels agit beaucoup plus fortement sur la conduite des hommes qu'ils n'aiment à le laisser paraître; aussi cherchent-ils à le dissimuler derrière des motifs d'aspect plus noble ou plus élégant (ce sont ceux que la langue marxiste réunit sous le nom d'*idéologie*).

La forme agressive donnée par Marx à un système qui se prétendait fondé sur l'histoire a vivement excité les passions. Partisans et adversaires ont été poussés à chercher dans le passé la confirmation ou la condamnation de la doctrine; ainsi l'étude assez ingrate en elle-même des faits économiques a bénéficié de l'attrait de la polémique. De cette agitation étrangère à la science est résulté, surtout en Allemagne, un mouvement très actif de recherches sur le domaine, peu exploré jusque-là, de l'histoire économique; d'où un progrès incontestable sinon dans « les méthodes », du moins dans les connaissances historiques.

II. Si le matérialisme historique a rendu service à l'étude de l'histoire, il ne s'ensuit pas qu'il fournisse une explication satisfaisante du passé de l'humanité. Il porte en lui le vice inhérent à tout système qui prétend expliquer toute la conduite des hommes et toute l'évolution des sociétés par une espèce unique de faits, que ce soit le besoin matériel, la religion, le régime politique, la race, ou la passion nationale. Le succès de la doctrine marxiste n'est pas surprenant: tout système qui réduit à l'unité la complexité déconcertante de la vie séduit la foule par la simplicité de son appareil logique. Le marxisme joignait au prestige de son allure scientifique l'attrait puissant de l'utopie (1), puisqu'il ouvrait la perspective d'une révolution qui réaliserait d'un coup le bonheur de l'humanité.

Mais le passé réel ne se prête pas à ce procédé de simplification. Les événements qui ont décidé du sort des peuples ont toujours résulté de la rencontre à un même moment de faits appartenant à des espèces différentes et indépendantes; un événement historique est un complexe hétérogène. C'est donc seulement par un choix arbitraire qu'on décide de retenir une catégorie de faits comme seule déterminante et qu'on écarte ou rejette à l'arrière-plan toutes les autres catégories. S'il est vrai que les faits de la vie économique sont moins apparents, ce n'est pas une raison pour en faire le fondement unique, la « substructure » de toute

(1) Ce qui a été très bien montré par de Man.

la vie sociale, et pour traiter comme des apparences sans action efficace la politique, la religion, le sentiment national. On peut sur des exemples frappants saisir l'arbitraire injustifiable de cette méthode; il suffit de voir à quelles contorsions d'exégèse ont dû se livrer les disciples de Marx, quand il a fallu expliquer par des motifs tirés du « matérialisme » le christianisme primitif, la Réforme, la révolution d'Angleterre et même la Révolution française. Pouvait-on imaginer une « substructure » matérialiste assez puissante pour expliquer comment les martyrs chrétiens, les réformés du XVI^e siècle, les puritains, les hommes de 93 allaient volontairement au martyre, au bûcher, à l'échafaud ou à la guillotine?

La lutte des classes — bien que partie intégrante du marxisme — n'est pas liée forcément au matérialisme historique et pourrait se concilier avec d'autres systèmes. Ce n'est pas le fait matériel de la solidarité réelle entre les hommes d'une même classe qui suffit pour créer la lutte entre les classes, il y faut la conscience d'une solidarité, comme le prouve l'expression marxiste de « prolétariat conscient ». Et même le dévouement du prolétaire à sa classe, loin d'être l'effet du matérialisme en est l'opposé, car l'intérêt matériel du prolétaire n'est pas de lutter pour le compte de sa classe, mais de sortir de sa classe pour s'élever au niveau des privilégiés; s'il prend part à la lutte de classes, c'est l'effet d'un sentiment, d'une « idéologie ».

La lutte des classes, pas plus que le matérialisme historique, ne suffit à expliquer l'évolution des sociétés. Quelque place qu'elle tienne dans l'imagination de nos contemporains, rien n'autorise à la poser comme « le fait le plus important de l'histoire ». On ne trouve dans le passé que bien peu de conflits provenant d'un antagonisme entre les classes. A moins de supposer chez les hommes d'autrefois un aveuglement universel sur les motifs de leur conduite, on doit reconnaître que les conflits, les révolutions, les guerres, presque toujours, ont été attribués à des désaccords religieux, politiques ou nationaux. On fait en outre constater que les partis en lutte ne correspondaient pas à des classes. Les guerres entre Etats naissaient de la rivalité entre les classes dirigeantes des deux pays (au sens marxiste une lutte au sein de la classe capitaliste internationale). Les persécutions, les guerres de religion, les guerres civiles provenaient d'une opposition de religion, d'idéal politique ou de nationalité; c'est pourquoi chaque parti rassemblait des hommes de différentes classes unis par une communauté de sentiment, religieux, politique ou national.

III. Les conflits appelés conflits de « races » — par suite d'une confusion de termes introduite dans le langage par les philologues allemands — ne sont en réalité que des conflits entre des nationalités, c'est-à-dire des groupes différents par la langue et les coutumes. La race, au sens propre est un caractère physiologique qu'il est devenu impossible de constater, du moins en Europe où tous les peuples sont issus de croisements compliqués. Là où il existe une véritable différence de races, entre blancs, jaunes et noirs, l'antagonisme prend plutôt la forme d'un conflit entre des peuples entiers; c'est le cas au Japon, en Chine, dans l'Inde.

La « transposition d'une lutte de classe en conflit national » s'est produite parfois, mais seulement dans les pays où une aristocratie de propriétaires, d'origine étrangère, s'était imposée à la population indigène sans avoir pu détruire son sentiment national: en Irlande les *landlords* anglais, en Roumanie l'aristocratie magyare, dans les pays de la Baltique (Lettonie, Esthonie) les « barons baltes » allemands. Encore l'opposition nationale a-t-elle été souvent renforcée par une différence de religion. Même alors ce n'est pas le prolétariat qui a commencé la résistance à la classe privilégiée; l'opposition nationale s'est formée d'abord chez les intellectuels des classes moyennes, et ce sont eux qui ont dirigé le parti national. Ce n'est donc pas la lutte des classes qui a « contribué au réveil des luttes de races », c'est le conflit national qui a réveillé la lutte des classes.

IV. Dans tous les Etats l'activité des hommes a toujours été divisée en deux parts, l'une soumise aux ordres de l'autorité publique qui l'employait à une œuvre commune, l'autre laissée à la disposition des particuliers pour l'employer à leur convenance. La première s'appelait « publique », la seconde « privée »; dans le vocabulaire marxiste le mot public se traduit par « collectif », privé par « individualiste ». Le partage entre ce qui est public (ou collectif) et ce qui est privé (ou individuel) a beaucoup différé suivant les pays et les temps, soit par la proportion entre le collectif et l'individuel, soit par la nature des activités réclamées par l'Etat. Le partage a-t-il dépendu du régime politique? Peut-on dire que « la démocratie s'orientait vers des formes collectives »?

Il est vrai que dans les régimes démocratiques contemporains la répartition moins inégale des charges publiques (impôts et services personnels) les fait peser en partie sur les classes privilégiées qui en avaient été exemptes. Il est certain que les assemblées issues du suffrage universel tendent à augmenter les dépenses de l'Etat et à prélever

TDVİSAM
Kütüphanesi Arşivi
No RTB-452-2

une plu
Cela pe
acreru
des for
n'a pas
de ses
grando
qui em
lective
tisme »
démocr
l'exigen
en se d
jusque
moyen
fortune
vidu -
inclusi
conduit
maime
à l'activ
et des
dans le

V. O
permet
questio
de cons
et très
l'avenir
passer
portés
de dise
répond
devin
l'histoi
Je préf
« Conn
toire d
qui s'e
pose u
voyant
voir d
gne et
en Rus
che B
sudski
J'ai
bornes
bonne
écrit e
allema
guerre
rience
suffisa

la classe dirigeante leurs. Enfin, il faut éréts matériels agit sur la conduite des sissar paraître; aussi derrière des motifs légal (ce sont ceux sous le nom d'idéo-

par Marx à un sys- sur l'histoire a v- artisans et adversair dans le passé la tion de la doctrine; elle-même des faits trait de la polémis- à la science est, un mouvement le domaine, peu ex- économique; d'où un dans « les métho- ssances historiques.

ique a rendu service s'ensuit pas qu' satisfaisante du pass- le vice inhérent à pliquer toute la é- volution des sociétés s, que ce soit le bé- régime politique, la Le succès de la docen- tant : tout système xité déconcertante de mplicité de son appa- gnait au prestige de it puissant de l'auto- perspective d'une ré- coup le bonheur de

éte pas à ce procédé nents qui ont décidé ars résultat de la ren- de faits appartenant dépendantes; un évé- mplexe hétérogène, oix arbitraire qu'on rie de faits comme écarte ou rejette à es catégories. Si l'est onomique sont moins raison pour en faire structure » de toute

tré par de Man.

la vie sociale, et pour traiter comme des apparen- ces sans action efficace la politique, la religion, le sentiment national. On peut sur des exemples frappants saisir l'arbitraire injustifiable de cette méthode; il suffit de voir à quelles contorsions d'exégèse ont dû se livrer les disciples de Marx, quand il a fallu expliquer par des motifs tirés du « matérialisme » le christianisme primitif, la Réforme, la révolution d'Angleterre et même la Révolution française. Pouvait-on imaginer une « sub-structure » matérialiste assez puissante pour expliquer comment les martyrs chrétiens, les réformés du xvi^e siècle, les puritains, les hommes de 93 allaient volontairement au martyre, au bûcher, à l'échafaud ou à la guillotine?

La lutte des classes — bien que partie inté- grante du marxisme — n'est pas liée forcément au matérialisme historique et pourrait se concilier avec d'autres systèmes. Ce n'est pas le fait maté- riel de la solidarité réelle entre les hommes d'une même classe qui suffit pour créer la lutte entre les classes, il y faut la conscience d'une solidarité, comme le prouve l'expression marxiste de « pro- létariat conscient ». Et même le dévouement du prolétaire à sa classe, loin d'être l'effet du maté- rialisme en est l'opposé, car l'intérêt matériel du prolétaire n'est pas de lutter pour le compte de sa classe, mais de sortir de sa classe pour s'éle- ver au niveau des privilégiés; s'il prend part à la lutte de classes, c'est l'effet d'un sentiment, d'une « idéologie ».

La lutte des classes, pas plus que le matéria- lisme historique, ne suffit à expliquer l'évolution des sociétés. Quelque place qu'elle tienne dans l'imagination de nos contemporains, rien n'auto- rise à la poser comme « le fait le plus important de l'histoire ». On ne trouve dans le passé que bien peu de conflits provenant d'un antagonisme entre les classes. A moins de supposer chez les hommes d'autrefois un aveuglement universel sur les motifs de leur conduite, on doit reconnaître que les conflits, les révolutions, les guerres, presque tou- jours, ont été attribués à des désaccords religieux, politiques ou nationaux. On fait en outre constater que les partis en lutte ne correspondaient pas à des classes. Les guerres entre Etats naissaient de la rivalité entre les classes dirigeantes des deux pays (au sens marxiste une lutte au sein de la classe capitaliste internationale). Les persécutions, les guerres de religion, les guerres civiles pro- venaient d'une opposition de religion, d'idéal politi- que ou de nationalité; c'est pourquoi chaque parti rassemblait des hommes de différentes classes unis par une communauté de sentiment, religieux, poli- tique ou national.

III. Les conflits appelés conflits de « races » — par suite d'une confusion de termes introduite dans le langage par les philologues allemands — ne sont en réalité que des conflits entre des *natio- nalités*, c'est-à-dire des groupes différents par la langue et les coutumes. La race au sens propre est un caractère physiologique qu'il est devenu im- possible de constater, du moins en Europe où tous les peuples sont issus de croisements compliqués. Là où il existe une véritable différence de races, entre blancs, jaunes et noirs, l'antagonisme prend plutôt la forme d'un conflit entre des peuples en- tiers; c'est le cas au Japon, en Chine, dans l'Inde.

La « transposition d'une lutte de classe en conflit national » s'est produite parfois, mais seulement dans les pays où une aristocratie de propriétaires, d'origine étrangère, s'était imposée à la popula- tion indigène sans avoir pu détruire son senti- ment national: en Irlande les *landlords* anglais, en Roumanie l'aristocratie magyare, dans les pays de la Baltique (Lettonie, Esthonie) les « barons bal- tes » allemands. Encore l'opposition nationale a-t-elle été souvent renforcée par une différence de religion. Même alors ce n'est pas le prolétariat qui a commencé la résistance à la classe privilé- giée; l'opposition nationale s'est formée d'abord chez les intellectuels des classes moyennes, et ce sont eux qui ont dirigé le parti national. Ce n'est donc pas la lutte des classes qui a « contribué au réveil des luttes de races », c'est le conflit national qui a réveillé la lutte des classes.

IV. Dans tous les Etats l'activité des hommes a toujours été divisée en deux parts, l'une soumise aux ordres de l'autorité publique qui l'employait à une œuvre commune, l'autre laissée à la dispo- sition des particuliers pour l'employer à leur convenance. La première s'appelait « publique », la seconde « privée »; dans le vocabulaire marxiste le mot public se traduit par « collectif », privé par « individualiste ». Le partage entre ce qui est pu- blic (ou collectif) et ce qui est privé (ou indivi- duel) a beaucoup différé suivant les pays et les temps, soit par la proportion entre le collectif et l'individuel, soit par la nature des activités récla- mées par l'Etat. Le partage a-t-il dépendu du ré- gime politique? Peut-on dire que « la démocratie s'oriente vers des formes collectives »?

Il est vrai que dans les régimes démocratiques contemporains la répartition moins inégale des charges publiques (impôts et services personnels) les fait peser en partie sur les classes privilégiées qui en avaient été exemptes. Il est certain que les assemblées issues du suffrage universel tendent à augmenter les dépenses de l'Etat et à prélever

une plus large part de la richesse des particuliers. Cela peut donner l'impression que la démocratie a accru le domaine du « collectif » et incline vers des formes collectives. Mais la monarchie absolue n'a pas attendu « le collectivisme » pour exiger de ses sujets un travail qui absorbait la plus grande partie de leur vie. Le pharaon d'Egypte qui employait son peuple à la construction col- lective de la Grande Pyramide pratiquait un « éta- tisme » plus collectiviste qu'aucun de nos Etats démocratiques. Il faut prendre garde aussi que l'exigence de l'autorité publique s'est déplacée, et en se déplaçant s'est retirée d'un domaine enlevé jusque-là à la liberté de l'individu. L'autorité au moyen âge ne prélevait presque rien sur la fortune privée, mais elle imposait à l'indi- vidu — sous des peines allant jusqu'au feu inclusivement — ses croyances, son langage, sa conduite personnelle; elle régnait sur tout un do- maine que nos régimes démocratiques ont rendu à l'activité privée. En faisant la balance des gains et des pertes je n'aperçois pas d'évolution nette dans le sens collectif.

V. Quant à « l'avenir des doctrines marxistes », permettez-moi de répondre par un refus à toute question de cette nature. Le rôle de l'histoire est de constater le passé (elle ne le fait qu'avec peine et très imparfaitement), ce n'est pas de prévoir l'avenir. Il arrive qu'on me demande ce qui va se passer en Europe; les gens du monde sont assez portés à prendre les historiens pour une espèce de diseurs de bonne aventure. A cette question, je répondais autrefois: « Je ne suis pas comme le devin Tirésias qui voyait en avant et en arrière; l'histoire ne voit qu'en arrière, et assez mal ». Je préfère maintenant répondre par une question: « Connaissez-vous un moment quelconque de l'his- toire du monde où quelqu'un aurait pu prédire ce qui s'est passé cinq ans après? » Ou bien je pro- pose un jeu de société. Le 1^{er} juin 1914 une voyante est consultée pour savoir qui sera au pou- voir dans les trois empires de Russie, d'Allema- gne et d'Autriche. Qu'a-t-elle répondu? Si elle a dit en Russie Lénine, en Allemagne Ebert, en Autri- che Bauer, en Prague Masaryk, à Varsovie Pil- sudski, n'a-t-elle pas été déclarée folle?

J'ai eu deux fois l'imprudence de dépasser les bornes assignées à l'histoire. En 1913 et 1914, à bonne intention, pour rassurer le public, j'ai écrit et fait imprimer dans deux journaux, l'un allemand, l'autre français, qu'il n'y aurait pas de guerre entre la France et l'Allemagne. Cette expé- rience m'a suffi, j'espère que vous la trouverez suffisante.

A cet exposé magistral que termine cet émou- vant souvenir, on nous permettra d'ajouter un exemple peu connu de transposition de lutte de classes en conflit national, ou plutôt d'utilisation de la lutte des classes pour un conflit national. Il s'agit de ce mouvement syndicaliste national égyptien d'avant guerre, si peu connu, et qu'a étudié de très près en 1911 M. Jean Vallet (2).

« Les chefs du parti national n'ont pas été les initiateurs du mouvement syndical, purement ou- vrier et professionnel dans ses débuts. Mais ils ont compris de quelles ressources pouvait être l'ap- point de plusieurs milliers d'ouvriers musul- mans. Les syndicats leur sont apparus comme un moyen de concentrer et de discipliner ces ouvriers, sur lesquels, individuellement, ils ne pouvaient avoir aucune prise. Ces résultats une fois obtenus, et les ouvriers syndiqués acquis à la cause nation-aliste, les chefs du parti disposeraient d'un con- tingent sûr et nombreux, capable de manifester dans la rue, d'embarrasser le gouvernement par des grèves subites. La tendance politique des syn- dicats est en outre attestée par le fait qu'ils s'adressent exclusivement aux Egyptiens... Si la période critique s'éternise, qui sait de quelle énergie destructive une telle masse d'ouvriers peut être capable? La triple hostilité de race, de classe et de religion risque de donner à toute lutte sociale qui prendrait naissance en Egypte un caractère inouï de violence: le collectivisme confondu avec la guerre sainte. »

Le collectivisme confondu avec la guerre sainte, telle est la formule du bolchevisme russe. Mais n'est-ce pas également la formule de l'hitlé- risme? Que le Führer s'efforce aujourd'hui de la dissocier, qu'en « réveillant » l'Allemagne il veuille supprimer le cauchemar de la révolution sociale en se débarrassant des éléments extrêmes de ses sections d'assaut, c'est un fait. Il n'en reste pas moins que le mouvement a pris naissance à cette double source: la guerre sainte du nation- alisme et la poussée des masses vers une sorte de collectivisme social.

PIERRE FERVACQUE.

(2) Jean Vallet, *Contribution à l'étude de la condition des ouvriers de la grande industrie au Caire*, (Valence, Imprimerie Valentinoise.)